

les gens se renseignent un peu sur les choses dont ils parlent. J'ai beaucoup fréquenté dans ce petit monde ambitieux et gesticulateur qu'on voit s'exhiber chez Le Barc ou aux vernissages des Indépendants. Ils ne sont pas forts, non, vraiment. Aucune documentation technique : des mots, des mots, un air doctoral, la haine des artistes connus, le désir secret de l'argent, et la tête creuse. C'est un peu embêtant, si on veut me passer le mot. Mais nous en verrons bien la fin. Ne nous pressons pas et attendons quelques années. Il en a déjà tant défilé dans les lettres, de ces bonshommes-là...

CAMILLE MAUCLAIR.

§

**Exposition des Amis des Arts, à Nancy.** — De bonnes choses au Salon de Nancy, beaucoup même, mais assez rares les tempéraments originaux. Et puis de quelle utilité peut être à l'art lorrain une *Réception à l'Élysée* de M. Detaille ou un portrait de M. Jules Lefebvre ?

Cela dit, je note de fines aquarelles mélancoliques de M. de Ravinel, un Isenbart lumineux, un curieux effet de lune de M. Achille-Cesbron. Des Chéret, exquis toujours. — légers *comm' houppe*. M. A. Monchablon : portrait de Madame de B., joli et souriant. Un, certes, délicieux pastel de M. Friant. De M. Bellery Desfontaines, un pastel encore m'attire : un androgyne, peut-être, dont la nuit atténue les contours, et son visage ineffable, miroir de choses insoupçonnées. M. Bisson : une étude de femme estimable pour les yeux, vrilles de luxure aiguë. M. Renaudin : d'une habileté très grande, pour les fleurs.

L'art décoratif lorrain mériterait, qui ne sait les merveilles de M. Vallé ? une notice plus étendue. Je voudrais être moins bref sur la verrerie de M. Daum. Ne donne-t-il pas, en quelques vases, une symphonie toute de délicates et fanées nuances ? — Les reflets métalliques de la faïencerie de Lunéville : joie aussi pour les yeux ; citerai-je tels cuivres somptueux !

N'oublier pas M. Wiéner ; on est redevable, aux artistes qu'il sut grouper autour de lui, d'originales reliures.

Et c'est, en somme, pour la province, un effort d'art très satisfaisant.

CHARLES GUÉRIN.

---

## MUSIQUE

---

Dorénavant, à cette place, nous écrirons sur la Musique. Nous définirons les productions nouvelles dont nous aurons eu connaissance ; nous rendrons compte, exactement, des concerts auxquels nous aurons assisté, selon que nous en aurons le loisir, ou bien que notre goût nous aura conduit à celui-ci

préférentiellement à cet autre ; et nous informerons les lecteurs de ce recueil des auditions intéressantes qui seront annoncées, et des publications touchant l'art musical qu'il peut être utile de ne pas ignorer, — et cela sans nous prévaloir de la qualité enviable de *technicien*.

Très franchement, celui qui signe ces lignes déclare — avant d'aborder ce travail périodique auquel il lui plaît de se livrer, — être totalement étranger au *métier* du musicien. Il lui a paru que le grand et sincère amour qu'il professe pour la Musique, la compréhension qu'il sait avoir de cet art, et, aussi, quelque bénéfice recueilli de l'habitude déjà lointaine d'entendre de la musique, et de rechercher les endroits où l'on en exécute de bonne, — lui pouvaient conférer le droit de noter simplement ses impressions et de rechercher la raison de certaines émotions musicales.....

## §

La saison des Concerts-Lamoureux s'est ouverte, sous les auspices de Haydn, par l'exécution parfaite de la « Symphonie militaire » (en *sol majeur*), qui est une des plus remarquables d'entre les « six grandes symphonies » du vieux maître.

Mlle Bréval a chanté, avec l'art qu'on lui sait, l'air de Rezia, l'invocation à l'Océan, d'*Oberon*, une page admirable, par la passion et le décor, de ce chef-d'œuvre romantique qu'il serait précieux d'entendre intégralement, quelque jour. Cette cantatrice a été moins agréable à entendre dans *Pallas-Athènes*, l'hymne que M. C. Saint-Saëns « a composé à l'occasion des fêtes d'Orange ». La faute en appartient très probablement à l'œuvre qu'elle était chargée d'interpréter.

*O déesse AUX BEAUX YEUX, ô Pallas-Athènes !*

a écrit M. J. L. Croze. C'est à la fois trop et trop peu, — ces « beaux yeux ». Ce poème tout à fait médiocre, M. Saint-Saëns l'a solennellement vêtu d'une musique qui a bien l'aspect « habit noir ». Il a fait preuve, là encore, de la même correction impeccable qu'on loue depuis fort longtemps dans la plupart de ses œuvres. *Pallas-Athènes* : en somme, rien, et des harpes qui chantent autour. M. C. Saint-Saëns mérita pour cet hymne la croix de commandeur de la Légion d'Honneur... Il demeure pourtant l'auteur de *Samson et Dalila*.

Il est délicat de parler de la *Fantaisie symphonique* de M. Chevillard et d'une autre *Fantaisie* que M. Ch. Widor a écrite pour « piano et orchestre ». On a donné une seconde audition de la première — qui suffira probablement aux abonnés du Cirque — et les jeunes pianistes se sont aperçus des effets brillants qui leur étaient ménagés dans la seconde, à l'entendre une seule fois. Il n'y a pas de compliments à adresser à M. I. Philipp, qui a la tournure d'un prestidigitateur et ne perdrait point, je pense, à exercer cette honorable profession.

Deux « Danses Hongroises » de Brahms, souvent entendues et qui causent toujours le même contentement, terminaient le premier concert.

Je ne répète point les éloges que mérite M. Charles Lamoureux pour l'exécution de l'Ouverture des *Maîtres Chan-*

teurs et de la Chevauchée de *La Walkyrie*. Il conduit son orchestre en maître, on le sait. Mais je crois pouvoir dire que jamais ses musiciens n'ont montré autant de valeur sous sa direction qu'en interprétant le prélude de *Tristan et Iseult* et la scène de la « mort d'Iseult ». Mme Materna, de Vienne, a chanté le rôle de la princesse irlandaise... J'ai lu des lignes un peu sévères à l'adresse de la cantatrice viennoise. Il se peut que le timbre de sa voix ait perdu en sonorité et en pureté, — mais qui niera l'art et le sens dramatique de Mme Materna. Il y avait à l'ouïr un très haut intérêt et une jouissance artistique. Et d'ailleurs nous avons peu, ici, l'occasion d'entendre chanter le drame lyrique, avec l'ampleur qui sied à sa phrase ; nos artistes ne l'ont pas encore acquise : Mme Materna pouvait, en tout cas, les enseigner.

Mais pourquoi le choix d'un air de *Rienzi* ?...

Pour la première fois, l'orchestre du Cirque a « entonné » la *Huldigungs-Marsch* de Wagner. J'ai le souvenir d'une joie plus débordante et d'un rythme plus sévèrement contenu, en même temps, et il me semble que l'impression aiguë de fifres était plus marquée, quand j'entendis jouer cette marche au Châtelet sous la direction de Hermann Levi, au dernier Vendredi-Saint.

La symphonie en *ut majeur* de Mozart a été magistralement rendue. Il n'importe point d'insister sur la hauteur et la délicatesse de cette œuvre. Tous les amoureux de musique la connaissent et aiment toujours saluer au passage, en écoutant l'*Andante*, le menuet et le finale, bien des chers motifs qu'ils savent retrouver dans l'intimité passionnée des *sonates*.

J'ai réservé deux nouveautés marquantes. On avait tant parlé de *Haensel und Gretel*, du succès remporté en Allemagne par l'illustration musicale de ce délicieux conte par M. Humperdinck, — que nous étions préparés à l'entendre. L'auteur a modestement appelé son œuvre un *märchenspiel* et déclaré qu'il avait écrit sa partition sur des *lieder*. On y rencontre les berceuses enfantines qui, avec les contes de Grimm, forment la base de la toute première éducation « musicale et littéraire » des jeunes Allemands. Beaucoup de la grâce naïve des *lieder* disparaît sous le commentaire trop savant peut-être qu'en a fait M. Humperdinck. Où, musicalement rendue, la tristesse, grande à force de simplicité, de ces quatre vers qui terminent la première strophe d'une interprétation jolie du conte, que j'ai retrouvée, accompagnée d'une théorie de neuf tableaux, un par strophe :

« *Am besten ist's, wir fuehren bald  
Haensel und Gretel in den Wald —  
Die bitt're Noth ist gar zu gross —  
Dann sind wir Beide kin der los !* »

Il y a bien un froissement de cymbales curieux, et de singuliers srouffrous traversent l'orchestre pour noter l'apparition de la forcière et les terreurs des enfants quand ils sont seuls dans le bois, — mais fallait-il autant d'emphase pour exprimer l'apothéose finale, le réveil de tout ce petit peuple de

Lilliput, des petits enfants que la sorcière avait mangés?... Le Prélude de *Haensel und Gretel* est, ces réserves faites, une page fort intéressante. On se plaira à l'entendre plusieurs fois, — et peu à peu on désirera connaître les trois actes qui suivent.

Je ne ferai point de réserves à l'endroit de l'ouverture de *Sapho*. L'auteur, Karl Goldmark, « est né le 18 mai 1832, à Keszthely en Hongrie », dit le programme, — et je crois qu'ici on n'en savait même pas autant sur son compte avant l'audition de cette ouverture. J'ose dire qu'elle est une des manifestations musicales les plus vraiment nouvelles et hardies. De la première note à la dernière, il n'y a là que d'inattendu, depuis les rigides accords de harpes, au début, leur chant à la volée et cinglé, sobrement maintenu, jusqu'à ce que le thème soit repris par les hautbois, et jusqu'à l'éclat des trompettes après lequel toute la masse orchestrale est déchaînée dans un élan de passion, dans un emportement rarement égalé ; le solo de violon qui développe le thème du début sous une couleur nouvelle et le retour de ce thème dans un duo du violon avec le hautbois, dans un duo encore du violon et de la harpe, et la rentrée de l'orchestre à la suite d'un bruissement tenu des violons..... Il y a une partie de timbales intéressante à suivre pour sa diversité peu ordinaire.

L'orchestre de M. Lamoureux a loyalement servi les auteurs. M. Houfflack méritait d'être fort applaudi.

Au Châtelet, M. Colonne a fait entendre, avec le prélude du *Déluge* — une des meilleures compositions de M. C. Saint-Saëns — un *Caprice arabe* du même ; — l'air de ballet du *Prométhée* de Beethoven ; le prélude du troisième acte de *Tristan et Iseult* ; — la *Vie de Naples* de M. Charpentier ; — la *Symphonie pastorale*, — que je n'eus pas le loisir d'entendre, cette année.

Le cinquième concert débutait par la *Symphonie en ut mineur*. Nulle part le génie de Beethoven ne s'est affirmé plus nettement peut-être que là avec ses qualités « d'architecte jupitérien » ; — nulle part que dans l'Andante il n'a peut-être été plus poignant, il n'a plus merveilleusement mis en scène le contraste de l'apaisement heurté tout à coup par un grand « broiement » de vie, qui fut sa grande préoccupation. C'est autour du mystère du « Destin » que toute sa vie d'artiste a évolué. Sa contemplation pensive est le centre d'où rayonne l'œuvre de Beethoven.

Il me semble que M. Colonne a trouvé des nuances fausses parfois, propres à diminuer la portée et la sérénité du grand drame philosophique qu'est la symphonie en ut mineur.

L'exécution de la « Grande scène religieuse » de *Parsifal* a été de beaucoup meilleure. Si j'écrivais plus, je ne manquerais de parler encore du Concert dirigé par Hermann Levi...

MM. Louis Diémer, Cantié et Rémy ont très soigneusement interprété le « 5<sup>e</sup> Concerto pour piano, flûte et violon » de Bach.

Après cette limpide musique, il était plutôt pénible d'entendre la « Deuxième Rhapsodie hongroise » de Liszt, dont quelques vulgarités devenaient, par le voisinage, trop crûment apparentes, — malgré une interprétation parfaite.

Il y avait une *Fantaisie persane* pour piano de M. B. Godard. L'épithète signifie probablement un fâcheux accompagnement de cymbales auquel vient prêter son appui, de temps en temps, une malencontreuse partie de triangle. Cela donnait la couleur « persane » et la *Fantaisie* a paru longue dès son début.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Guermantes, 28 octobre, 94.

Mon cher Vallette,

La lecture du dernier *Mercur* me suggère quelques réflexions que vous publierez si vous le jugez à propos. Elles ont rapport aux dires esthétiques de Julien Leclercq et de Camille Mauclair.

Mauclair, récemment et cette fois-ci encore, s'éleva contre les stupéfiantes prétentions, contre la tapageuse ignorance de ces peintres naguère étiquetés déformateurs, aujourd'hui symbolistes. Je ne saurais dire à quel point je fus heureux de constater enfin chez lui les prodromes d'une réaction que nous sommes quelques-uns à désirer de tout notre cœur.

Il est dans le vrai lorsqu'il affirme l'insignifiance absolue de ces peintures à prétentions exorbitantes qui ne révèlent que fautes de dessin sous prétexte de synthèse, gâchis de couleurs crues sous prétexte de naïveté, méconnaissance des lois les plus naturelles — laideur effroyable. Ces peintres sont gâtés de littérature, boursofflés de vanité ; leurs audaces, on doit les dénoncer : *truquages* de paresseux. Je n'ai pas été à Taïti, cependant je crois avoir le droit de dire que les toiles de Gauguin me semblent hideuses ; j'ignore les désirs d'art de MM. Vuillard, Bonnard et autres ; pourtant leurs essais me paraissent dévoiler la plus incurable impuissance. Rappelez-vous seulement ces abominations ridicules : les programmes de *l'Œuvre*. Ces messieurs sont, sans doute, de charmants garçons, Gauguin est un très honnête homme, mais quelle peinture ! Chez tous, je découvre des *intentions* — mais de la sincérité, de la science, pas un grain.

Mauclair a donc là tout à fait raison. Où il a tort, c'est lorsqu'il leur oppose des habiles comme MM. Rochegrosse, Point ou Besnard. Ceux-là, sans doute, savent leur métier : ce sont d'assez bons élèves qui, empruntant à droite et à gauche, parviennent quelquefois à simuler une personnalité — rien de plus.